

**ANOUK**

---



# ANOUK

---

OLIVIA QUETIER

Seconde édition  
Achévé en mai 2023

Texte: @Olivia Quetier  
Couverture: @The book covered  
Image: @Julie Reggiani

[www.oliviaquetier.com](http://www.oliviaquetier.com)  
Dépôt légal Mai 2023

**Code ISBN : 979-10-359-9625-3**  
**Marque éditoriale : Independently published**

Achévé d'imprimer en France

Copyright © 2023 Olivia Quetier

*Merci à Didier, Macha, Charline  
dont le soutien est indéfectible  
et qui accompagne au quotidien  
cette traversée au coeur de la vie  
de ces personnages.*



« Infiniment nous cherchons un abri. Un lieu où le vent siffle moins fort. Un endroit où aller. Et cet abri est un visage, et ce visage nous suffit. »

*Falaises, Olivier Adam*

« Quand j'avais cinq ans, je m'ai tué. [...] Je suis resté assis sur mon lit très longtemps [...] J'avais quelque chose de cassé à l'intérieur, je sentais ça dans mon ventre et je savais pas quoi faire. J'ai tendu le doigt avec lequel il faut pas montrer et je l'ai appuyé contre la tête. Et puis j'ai fait poum avec mon pouce et je m'ai tué. »

*Quand j'avais cinq ans, je m'ai tué, Howard Buten*



**PARTIR**



# 1

« **A** nouk.» «Anouk.» Et Anouk par-ci. Et Anouk par-là !  
J'en peux plus. Je voudrais disparaître dans un trou.  
Me volatiliser. J'ai mal aux pieds. J'ai marché toute la  
journee. Je rêve d'avalier une aspirine et de me mettre au lit. Mais  
non, ils sont tous les trois postés devant la télé. Il est 20 heures. Le  
diner n'est pas prêt. Judith ne sera jamais couchée avant 21 heures.  
Elle sera encore d'une humeur massacrate demain matin.  
Et Tom...

— Tu n'as pas fait le repas ?

— On t'attendait.

— Ah !

Ils n'auront qu'un plat de pâtes ce soir. Je prends sur moi,  
comme d'habitude. Le sourire. Les câlins. L'intérêt. Pierrick doit  
bien voir que je suis fatiguée. Il parle à Judith. Je n'entends qu'un  
fond sonore.

Je lance :

— Judith, viens mettre la table.

Pierrick se lève et le fait à sa place. Judith est tout à coup à

nouveau absorbée par le dessin animé diffusé pour la centième fois à la télévision.

— Parfait, des pâtes à la bolognaise ! s'enthousiasme Pierrick.

Il ne lui faut pas grand-chose. J'installe Tom dans sa chaise haute. Judith s'assoit. Elle n'a que cinq ans, mais j'ai toujours l'impression qu'elle me regarde de haut. Ses petits yeux gris m'accusent constamment. D'habitude je suis moins fatiguée. J'apprécie ces moments que nous partageons tous les quatre. Je parle de tout et de rien. Ce soir, je n'ai pas envie. Parce que Pierrick m'énerve avec son air de gentil garçon ! Parce que mes enfants font un bruit incessant et parce que j'ai passé une foutue mauvaise journée !

Mon chef m'a encore ressassé ses dates à respecter, son insistance à satisfaire les clients, à être plus aimable. Dix ans que je bosse dans cette entreprise et pas une once de reconnaissance ! «Anouk, Anouk !» La voix de Pierrick se mêle à celle de mon chef. Ma tête va exploser. Allez tous vous faire foutre !

— Ça ne va pas, ma chérie ? Ça ne va pas ?

— Non. Je ne crois pas que ça aille.

— C'est à cause du repas ?

— Entre autres.

— Anouk, je t'en prie, pas de scène devant les enfants !

*Je t'en prie, pas de scène devant les enfants !* Je me répète cette phrase en boucle. Je me moque de lui, de sa petite voix fluette. Je me moque de lui et j'en arrive à certains moments à le détester, le détester vraiment.

Tom pleure à présent. Judith parle sans discontinuer, comme elle le fait dès que la tension monte. Cela m'arrange bien je dois dire. Je prends Tom dans mes bras. Il s'apaise immédiatement. Il est beau. Il ressemble à Pierrick. À cause de son regard espiègle qui a toujours l'air de vous sourire. C'est un enfant d'un naturel gai, il est sensible. Je souhaite et je crains qu'il soit comme son père. Très fragile, mais à l'écoute, observateur.

Je suis tombée amoureuse de Pierrick pour ces qualités qui

aujourd'hui me le font percevoir comme faible, incapable de me soutenir, de me protéger. J'avais vingt ans quand je l'ai rencontré, tout juste vingt ans. Pour l'occasion, j'avais organisé une grosse soirée chez mes parents. Ils étaient comme tous les étés partis en vacances avec ma sœur. J'avais la maison pour moi seule et j'en profitais un maximum. Il y avait une cinquantaine de personnes. Je n'en connaissais pas la moitié. À l'époque, je sortais avec Pierrot, mon vieux copain, mon copain de toujours, qui me trompait allègrement. Ça n'avait aucune importance, parce que je faisais pareil. C'était entendu entre nous. L'affection et le sexe, sans les chaînes. Je me sentais forte, je me sentais libre. J'ai remarqué ce garçon timide, mal à l'aise et seul. Il était tout en jambes, un grand corps qui s'excusait d'être là. Il avait ce visage doux et rond, qui promet bonté et générosité. Ses yeux rieurs et ses taches de rousseur ajoutaient une touche d'espièglerie. Il avait l'air d'un gosse. J'ai demandé aux gens s'ils le connaissaient. Personne ne savait qui c'était. J'ai fini par aller vers lui, en lui disant que c'était mon anniversaire.

— Je sais, m'a-t-il répondu.

— On se connaît ?

— Non.

— Qui t'a invité ?

— Personne.

— Ah ! Et tu fais souvent ça, de t'incruster aux soirées ?

— Non, jamais.

— T'es pas bavard... Qu'est-ce que tu fais là ?... Comment t'as su qu'il y avait une fête ?... Pourquoi tu viens, alors que tu connais personne... et qu'en plus tu t'amuses pas ?

— ... Je suis venu pour toi. Je te vois à la fac. Je t'ai écoutée parler de ton anniversaire à la cafète. J'ai entendu qu'il y aurait plein de monde. Je me suis dit que ça se verrait pas que personne ne m'a invité et que je pourrais...

— Tu pourrais... ?

— Te... connaître, te rencontrer.

— Hé ben, c'est fait.

— ... Je suis content.

— T'es un drôle de type !

— Ah bon...

— Viens, je vais te présenter à mes copains. Au fait, tu t'appelles comment ?

— Pierrick.

— Moi, c'est Anouk.

— Je sais.

— Allez, viens !

Je l'ai présenté à mes amis, comme ça, pour plaisanter de la situation. Il était toujours aussi timide. Cet étonnant mélange entre sa gêne et sa fierté d'être là me faisait rire. Nous avons quitté la fête, lassés du bruit, de l'alcool et du monde et nous sommes promenés au bord de la mer. Il a fini par m'embrasser et m'a demandé ensuite si je voulais venir chez lui. J'avais bien compris où ça nous mènerait. J'étais sûre que ce serait encore un mec d'un soir. Un de plus. Mais je ne l'ai plus quitté. Jamais. Je me suis installée chez lui le jour de mes vingt ans.

J'en ai trente-cinq aujourd'hui et il m'énerve. Depuis que Tom est né, il a changé. Il s'est affaibli. On a déjà vécu une crise à la naissance de Judith. Il ne me laissait plus de place. C'est comme s'il l'aimait tellement que je ne pouvais, moi aussi, prendre un peu de l'amour de cet enfant. Ça s'est tassé. Ou alors, j'ai lâché. Je ne crois pas être une bonne mère et comme il se veut parfait, ça crée un équilibre. En tout cas, je ne veux pas d'un troisième enfant. Hors de question. J'ai du mal, avec Judith. Tom est charmant. Mais je n'ai pas la force. Je sais que Pierrick y pense beaucoup. Les rêves ne se réalisent pas, voilà tout. De temps en temps, j'imagine qu'il me quitte. Il prendrait les enfants, à coup sûr.

Je serais bien incapable de vivre sans mon Pierrick. Il m'aime

tant. Et je l'aime aussi. Pas comme avant. Il est mon socle à présent. Peut-être l'a-t-il toujours été ?

— Mais, Anouk, t'as quoi ce soir ?

— ... Rien, je réfléchis... Tu peux coucher les enfants ? Je suis fatiguée, vraiment fatiguée.

— Bien sûr, ma chérie.

*Bien sûr ma chérie.* J'aimerais parfois qu'il m'envoie balader, qu'il me malmène.

Je me glisse dans mon lit sans même aller embrasser Tom et Judith. Pierrick ne me rejoint pas. Il est sans doute trop tôt. C'est dommage. J'aurais voulu lui parler. J'aurais pu, ce soir. Pour que je me débarrasse... Il ne vient pas. Il n'est jamais là quand il faut, Pierrick. Je vais dormir. J'appellerai Pierrot demain. Il me comprend, Pierrot.

**J**e me réveille à 6h12. Pierrick dort profondément. C'est à mon tour d'emmener les enfants à la crèche et à l'école. Je passe ma main dans ses cheveux et je l'embrasse sur le front. Il sourit.

J'ai mal à la tête. La douche me fait du bien. Je lève les enfants, leur prépare biberon et céréales. Machinalement, sans y être vraiment. À 7h50, il faut que nous soyons partis. Je me sens machine de guerre ce matin. Je vais aller au bureau et personne ne va me faire chier. Ils n'ont qu'à bien se tenir. Je quitte la maison pleine d'assurance. Me voilà lancée sur la quatre-voies. Je confie les enfants aux professionnels qui prennent soin d'eux et moi je ne vais plus me laisser faire. C'est décidé.

Je roule. Il est 8h45. Toujours ce même chemin. Ces mêmes embouteillages à la même heure. Des idées m'assaillent. Je pourrais tourner brutalement le volant, me jeter volontairement dans le fossé. Ils s'en remettraient. Tous. Je ferme une seconde les yeux. Je dois me reprendre. J'allume mon autoradio qui diffuse *About a girl* de Nirvana. Je pousse à leur maximum les décibels et je chante à tue-tête. J'appuie sur l'accélérateur. Des images d'accidents m'en-

vahissent, de mon propre accident. Moi, ensanglantée sur la route et des voitures qui passent près de mon corps et ne s'arrêtent pas. Je me gare sur le bas-côté. *Anouk, reprends-toi, bon sang. Tu vas au boulot. Et tu te calmes.* J'appelle Pierrot. Il va me remettre en place. Comme d'habitude, répondeur. Et merde !

— Putain, Pierrot, rappelle-moi. Je débloque. Vraiment. Rappelle.

Je repars. Je file. Troisième sortie. Dix ans que je prends cette route. Dix ans que je me traîne dans cette foutue boîte. Et dans cette vieille voiture. Le groupe Téléphone hurle à présent dans mes oreilles *Argent trop cher*. Je crie aussi. Je roule. Vite.

Me voici sur l'avenue qui me mène à... Bon sang, je ne veux pas y aller. Je passe devant le parking. J'aperçois Aline. Je ne ralentis pas. Je file. Tout droit. Loin. Il est 8 h 58.

Je m'engage sur les petites routes, toujours les plus petites. J'avance. De petits chemins en petits chemins, je verrai bien où j'arriverai. Je croise quelques chats, quelques enfants qui vont à l'école et quelques vieilles personnes affairées à leur jardinet. Je ralentis. Je baisse le son. Je ne chante plus. Je ne crie plus. Je roule. Seulement ça. J'avance. Loin. Loin de tout. Loin de toi. De vous. Et de moi, peut-être.

Pierrick se réveille alors que le soleil a déjà envahi la chambre. Il regarde l'heure: 10h53. Il se lève rarement aussi tard, même le mardi matin. Il imagine Anouk au travail, les enfants à la crèche, à l'école. Que font-ils à cette heure-ci ? Ses premières pensées sont toujours tournées vers eux.

Il n'a jamais été aussi heureux que depuis la naissance de ses enfants. Toutefois, Anouk ne va pas bien en ce moment, sans doute préoccupée par son travail. Elle a des tics quand elle s'inquiète. Hier, son visage se contractait à un rythme effréné, en particulier son œil et son sourcil gauches. Pierrick prend son téléphone et lui envoie un message. «Je t'aime, mon oiseau. À ce soir.»

Il se lève plein d'élan, s'active pour remettre la chambre en ordre. Il va comme chaque mardi rejoindre André à la brasserie qui se trouve au coin de la rue. Il se douche rapidement, s'habille, s'installe à son bureau devant cet éternel pile de courrier à traiter. Il s'occupe de tout dans cette maison. Anouk n'est pas faite pour vivre dans cette société dont elle ne supporte pas les contraintes. Elle rêve d'être déchargée du besoin de gagner sa vie. Cette soif de liberté l'a séduit, bien qu'il en perçoive aujourd'hui les limites. Son

Anouk, sa belle Anouk est toujours insatisfaite. Leur couple va mal depuis la naissance des enfants. Il faudrait qu'ils partent faire une virée tous les deux. Anouk se détendrait.

Pierrick pense constamment à sa femme et à ses enfants. Il s'oublie, lui répète constamment André. *Ce n'est pas vrai : la famille, c'est la seule chose qui compte, penser à eux, c'est penser à moi*, se dit Pierrick. Son petit troquet est presque plein. Étonnant pour un mardi.

Il s'installe au bar en attendant qu'une place se libère. Il sort son téléphone portable obstinément muet, espérant tout de même y lire un message d'Anouk. Elle doit être en réunion. André, obstinément en retard, devrait arriver d'ici dix minutes.

Pierrick s'assoit dans le fond du café. Il observe les autres, écoute les conversations, imagine quelle est la vie de toutes ces personnes qui s'agitent autour de lui. C'est l'un de ses passe-temps favoris. Son petit secret. Sa vie intérieure. Enfant timide, c'est en analysant le monde qui l'entourait qu'il a compris quelle place il pourrait prendre auprès des autres. Il avait saisi la personnalité d'Anouk bien avant de la connaître, parce qu'il avait vu qu'elle était drôle, qu'elle était libre, qu'elle était triste. Il avait perçu sa démarche ralentie par la peine, son œil gauche qui tremblait seulement certains jours, la mélancolie de son regard et cette façon de tapoter la table quand elle était gênée. Il savait qui elle était et il la voulait auprès de lui pour la vie. Il la rendrait heureuse. Il le savait.

Pierrick observe le couple qui lui fait face. Ils ne se parlent pas, ils sont là tous les deux, comme attendant une quelconque inspiration. Elle regarde sur le côté, peut-être cette vieille affiche du film *Les enfants du paradis*, tandis que son homme, son amant, son mari, laisse son regard s'en aller au loin. Peut-être regarde-t-il en lui ou alors cette toute jeune fille assise seule au fond du bar ? Elle aussi fixe l'affiche de ce beau couple mythique. Cette photo la transporte en quelles déceptions ? Pierrick regarde le couple et pense que jamais avec Anouk ils ne connaîtront un tel éloignement. Ils

s'aiment trop pour cela. Il le lui dira ce soir. Ils ne se disent plus assez ces «Je t'aime» qui parfois ne veulent plus rien dire et qui pourtant...

— Hé, Ricky, ça va ?

— Ah, je t'avais pas vu. Vas-y, assieds-toi.

— Je suis content de te voir. Ça fait un bail que t'es pas venu. On devait se voir toutes les semaines.

— Ah... Tu sais ce que c'est.

— Non, je sais pas. Moi je suis tout seul. Alors, qu'est-ce que tu racontes ?

— Ben, toujours pareil, les enfants, le boulot.

— Anouk, ça va ?

— Ben, tu sais... Un coup elle est au top et puis des fois elle est triste et énervée d'un rien. C'est plutôt ça en ce moment. Mais bon...

— Son psy, elle le voit plus ?

— Non... Bon, parlons d'autre chose. Toi, t'es prêt pour ton expo ?

— Ben, je suis à la bourre. Vraiment très en retard.

Pierrick se sent bien avec son ami dans cette brasserie dont il connaît tous les recoins. Il promet à André qu'il n'annulera plus leur rendez-vous hebdomadaire.

Il sort sous le soleil, son sac en bandoulière rempli de tous ses dossiers lui bat le flanc. Après dix minutes de marche au cœur de la ville, il pousse la lourde porte de bois de l'Espace Santé Jeunes, en espérant que l'après-midi ne sera pas trop chargé.

**I**l jette à nouveau un coup d'œil à son portable, sachant combien son geste est inutile puisqu'il ne l'a pas entendu sonner. Il pourra la joindre tout à l'heure quand elle sera allée chercher les enfants. Il lui envoie un petit message, juste un émoticône qui cligne de l'œil. Puis, il y ajoute «Je t'aime, à ce soir.»

Pierrick attend les premiers jeunes gens qui passeront la porte ou les parents inquiets d'une crise d'adolescence un peu bruyante. Cet après-midi, Mathilde est là, enfermée dans son bureau. Pierrick aime son travail, qui le met en contact avec des histoires de vie, ces «jeunes», comme ils disent au centre, qui ne sont plus tout à fait des enfants et qui ont pourtant bien du mal à grandir. Il est un peu chez lui à l'Espace. Ils sont cinq employés recrutés par le conseil général. L'ambiance est plutôt débonnaire, les blagues fusent, des rires se font entendre, l'équipe se détend par des bons mots, la proximité, sauf quand Mathilde est là. Elle s'engage dans beaucoup de démarches extérieures, sans doute pour éviter d'être avec les autres. Quand elle est présente, elle déambule dans les couloirs avec sa mine sinistre et ses airs hautains. Pierrick lui oriente le moins possible les adolescents, il préfère qu'elle se consacre à

mettre en place des protocoles interinstitutionnels. Il parle souvent de Mathilde à Anouk, lui montrant ainsi que lui aussi doit supporter des personnes acariâtres et méchantes, «une vieille peau», lui dit-il, «une sorcière». Anouk est même passé à l'Espace pour voir la tête du monstre. Elle a en effet aperçu une femme aux cheveux longs, raides et gris, au visage déformé par de profondes rides qui tirent sa bouche vers le bas. «Un sourire à l'envers», avait-elle dit à Pierrick. Ils avaient bien ri. Elle avait également dressé une galerie de portraits de tous ceux qui travaillaient avec elle, les chefs de projet, les architectes, les ingénieurs et Thibaut, son manager. Ils avaient fini par les dessiner. Elle s'était déchaînée ce soir-là. Ils étaient passés d'obscures caricatures à des gribouillages d'enfants. Ils riaient tant que Judith s'était levée et avait participé à la composition de cette galerie des horreurs. Pierrick revoit toutes ces feuilles trouées par les coups de stylos, entend le rire d'Anouk à chaque nouvel essai de portrait. Ils avaient fini par jeter le tas de papiers griffonnés au feu. Anouk chantait et dansait. *C'est son grain de folie*, pense Pierrick.

Les images d'Anouk l'occupent tout entier tandis qu'il reçoit un jeune homme d'une vingtaine d'années qui demande des renseignements pour aider sa compagne anorexique. Il enchaîne avec un père inquiet par la consommation de cannabis de son fils, une adolescente de treize ans qui se scarifie, un garçon amené par sa mère parce qu'il refuse d'aller à l'école. Tous les jours, Pierrick voit défiler des adolescents en mal de vivre, des parents affolés. Ses collègues et lui traitent du mieux qu'ils le peuvent les difficultés psychologiques, les petites angoisses, les questionnements autour de la vie scolaire, professionnelle, amoureuse, sexuelle. Ils écoutent, recueillent, orientent, rassurent.

Après une carrière courte d'éducateur à l'aide sociale à l'enfance, Pierrick s'est dirigé vers ce poste d'animateur coordinateur de l'Espace Santé Jeunes, lieu créé par la mairie afin de prévenir les troubles psychiatriques des adolescents. Pour un salaire iden-

tique, il a pris de plus lourdes responsabilités. Il a été séduit par l'idée d'exercer dans une toute petite structure, qui, il l'a tout de suite perçu, lui permettrait une action efficace. Cependant, il ne se sentait pas capable d'assumer cette fonction, où il serait chef de service. Il lançait sans cesse à Anouk qu'il ne pouvait diriger des gens qui avaient un bagage universitaire supérieur au sien. Sa femme, avec sa fougue habituelle, le rassurait en lui affirmant qu'il gérerait seulement des plannings, qu'il n'avait rien à leur dire sur leur façon de travailler. C'était faux, mais cela avait convaincu Pierrick d'accepter le poste. Il animait les réunions, organisait le temps de présence de chacun, tranchait les débats et s'occupait d'établir les partenariats avec les autres institutions.

Il recevait les adolescents au premier entretien, puis les orientait vers l'un de ses collaborateurs en fonction des besoins. Ce poste avait incontestablement aidé Pierrick à prendre de l'assurance. Il avait souffert au début, sans que jamais aucun membre de l'équipe le perçoive. Il était hanté par des questions existentielles sur le respect de la liberté d'autrui, l'éthique de ses décisions. Il parlait beaucoup avec Anouk de ses collègues, de leur professionnalisme : Justine, la jeune psychologue, réservée, mais très compétente, Geneviève, la psychiatre, présente seulement deux fois par semaine, une femme d'une grande sensibilité, Léon, l'infirmier, et Mathilde, bien sûr, sa bête noire. Dans cinq ans, elle prendrait sa retraite. Pierrick ne se voyait pas travailler ailleurs. Il affectionnait cet endroit.

Il avait cessé d'expliquer à Anouk ce qu'il vivait à l'Espace, car ces discussions provoquaient systématiquement des conflits. Elle s'emportait, ne comprenait pas pourquoi ces adolescents n'avaient pas plus de volonté, pourquoi les professionnels perdaient des heures dans des détails. Anouk pensait avoir traversé une adolescence difficile par son unique force de caractère. Pierrick lui disait que ça lui aurait fait le plus grand bien d'être aidée à l'adolescence, qu'elle allait encore très mal et que c'était cela qu'il voulait éviter à

ces gamins, pousser tout seul, tout tordu. Mais Pierrick savait que ce qu'il aimait chez Anouk c'était justement sa fragilité, sa sensibilité, ses failles.

L'après-midi fut bien rempli, comme tous les mardis. Ce jour-là, il travaillait de 14 h 30 à 19 h 30. Anouk rentrerait avec les enfants vers 18 heures. Il avait hâte de la retrouver. Il jeta à nouveau un coup d'œil à son téléphone. Toujours rien. Pouvait-elle être fâchée ? Pour la soirée de la veille, ou pour une quelconque raison obscure. Il la prendrait dans ses bras, l'embrasserait, la cajolerait et ça irait. C'est de ça qu'elle avait besoin hier soir. Mais avec les enfants... C'est plus difficile. Ça ne peut plus être comme avant. Il l'avait tant câlinée, son Anouk. Mais quand Judith était née, il ne pouvait plus. Il était père. Il fallait qu'Anouk grandisse. Quand il avait vu son tout petit bébé, quand elle l'avait regardé pour la première fois, il avait senti en lui comme une assise, une maturité. Il s'était redressé physiquement. Une colonne vertébrale se mettait en place. Et Anouk s'effondrait de jour en jour. Dépression post-partum, d'après les médecins. Pierrick n'avait plus envie de la cajoler, de la dorloter. Il ne pensait plus qu'à sa fille. Il aurait voulu qu'Anouk soit mère. Responsable, rassurante, solide, présente. Mais elle pleurait sans arrêt. Depuis la naissance de Tom, Anouk allait un peu mieux.

Pierrick pose son téléphone portable sur son bureau. Elle ne va pas tarder à lui envoyer un message.

L'objet vibre. «École».

— Allô !

— Monsieur Gabier ?

— Oui

— Personne n'est venu chercher Judith. Tous les élèves sont partis. Il faut vous dépêcher.

— Vous avez appelé ma femme ? Elle doit être en chemin.

— Elle ne répond pas. Elle n'est pas à son travail. Mais on ne peut plus attendre.

— J'arrive. Je serai là dans quinze minutes.

— Entendu.

Pierrick attrape son sac et dit à la volée qu'il doit partir, qu'il doit aller chercher ses enfants.

— T'inquiète. À demain, lui lance Léon.

**M**arre de conduire. J'ai passé la matinée dans cette cage de tôle. J'ai mal à la tête. Trop de musique. Je pars. C'est fini. Je me débarrasse de tout. Et je file, je ne sais où. J'ai bien dû parcourir trois cents ou quatre cents kilomètres. Il n'y plus d'essence. Je m'en fous. Je m'arrête là. Je laisse la voiture sur le bas-côté et je marche. La route est déserte. Quand je verrai un panneau, je saurai où je suis. De toute façon, qu'importe ! Il faudra que je m'achète des baskets. Maudits talons ! Des épis de maïs par centaines, je dois encore être en Bretagne. Pourtant je suis sûre d'avoir roulé beaucoup. Je sors mon téléphone de mon sac. Cinq messages, six textos. Qu'ils aillent se faire foutre ! Je m'assois et j'ouvre l'estomac de mon portable. Je lui retire batterie et carte SIM que je jette au loin. Je ne rentrerai pas. Je vais tout recommencer. Il faut que j'atteigne une ville avant ce soir. Les herbes sont hautes. Je vais filer mes bas. De toute façon, il n'y a pas âme qui vive ici. Je marche à présent au milieu de la route. Je rêve d'enlever mes talons et d'enfiler un jeans. Quelle heure est-il ? En tout cas, le soleil tape fort. Il ne serait pas étonnant qu'il soit 15 heures. Je pourrais encore rentrer à la maison. Raconter une sombre histoire

pour expliquer mon absence au bureau et mon retard ce soir. C'est hors de question, je ne veux pas. Je ne peux pas. Je prends sur cette route déserte perdue au milieu de nulle part une décision, peut-être la seule décision personnelle de ma vie. Je vais tout recommencer, ailleurs, loin d'ici, je changerai de nom. Plus de mari, plus d'enfants, plus de travail. Ils s'en remettront. Ils seront mieux sans moi. Je suis de toute façon tellement seule. Je ne dois pas penser à eux. Qu'ils se débrouillent !

Je me déchausse. Mes pieds me font souffrir. J'aperçois au loin l'entrée d'une petite ville. Le sommet d'un clocher apparaît et se dégage au cœur de quelques arbres. Le ciel est bleu et je rêve de m'asseoir à la terrasse d'un café pour me reposer. Je mets mes chaussures. Mes bas sont largement filés. Je marche de plus en plus vite. Je veux arriver. Me poser. Je cours presque à présent. Je m'assois sur le sol devant l'église. Le temps s'arrête. J'entre, mes chaussures à la main. Je m'assois sur un banc au fond de l'allée centrale. J'observe les lieux, le froid me transperce. Ces vieilles pierres, ces tableaux d'une autre époque. J'ai toujours aimé les églises. Enfant, je m'y réfugiais souvent, je priais pour que Dieu me fasse pousser des ailes. Puis, un jour, déçue, je les ai désertées. Dieu était mon confident. Je lui disais tout. Mes parents, si peu présents. Ou trop ! Tellement de solitude. Être là dans cet endroit me replonge dans cette enfance faite de vide. Mais je pars. Je ne meurs pas. Je pars.

**P**etit village. Petit pays. Ils m'ont regardée d'un drôle d'air au café. J'ai intérêt à repartir rapidement. Il faut absolument que je passe inaperçue. Je dois atteindre une ville, une vraie, où je pourrai acheter des vêtements confortables et retirer de l'argent. Je n'ai même pas demandé où j'étais. Mais vu le désert dans lequel je suis tombée, je ne suis pas bien loin. Je me sens à présent l'énergie de repartir. Je dois trouver une ville, absolument. Je lis sur le panneau d'entrée du village, d'où moi je sors : Vaas. Bon sang, c'est où ça ?

Quelques rares voitures passent à vive allure. Ça y est ! Un repère : Le Mans, 54 km. C'est parfait. Je lève le pouce et offre mon plus beau sourire aux véhicules qui filent sur la route. Le soleil est caché à présent. Il est temps que je trouve un hôtel pour cette nuit. Une vieille Peugeot 206 blanche finit par s'arrêter. Un homme la conduit. Un fermier sans doute, un paysan assurément. Tant mieux, il ne sera pas bavard.

- Je vais au Mans, monsieur, si vous pouvez me rapprocher.
- Oui, j'y passe.
- Merci beaucoup. Ma voiture est tombée en panne.

— Ah !

Puis le silence. Presque une heure de silence. Il me dépose devant la gare à ma demande. Enfin, je vois l'heure sur la grande horloge qui trône en haut du bâtiment. 18h20. Les enfants ! Tout à coup, je pense aux enfants. Où sont-ils à présent ? Et Pierrick ?

Je ne dois pas. Sinon je vais être ravalée. Je marche au hasard dans la ville. Je m'enfonce dans une rue piétonne et pénètre dans une boutique de vêtements. J'y achète un jeans, un large pull de laine blanc, trois tee-shirts, un sweat, cinq culottes, un soutien-gorge, quatre paires de chaussettes, un pyjama. Je paie avec ma carte bancaire. Erreur. Grave erreur. Pas le choix. J'entre ensuite dans le magasin de chaussures qui se situe à peine quelques pas plus loin. J'achète une paire de baskets, puis me dirige vers un distributeur et je retire tout ce que je peux. Je tente mille cinq cents euros, mon plafond de retrait maximum. L'appareil refuse et m'autorise neuf cents euros.

Je cherche un endroit où dormir, m'aventurant dans des rues plus reculées, espérant dépenser le moins possible. Je pénètre dans un vieil immeuble. Au rez-de-chaussée se trouve un petit hôtel suffisamment minable pour ne pas me coûter bien cher. Une femme d'âge mûr m'accueille et me conduit dans une chambre qui donne sur la rue. De lourds rideaux roses assortis au dessus-de-lit confèrent à la pièce un air désuet. Je me sens hors du temps. Je m'allonge et ferme les yeux, je suis bien. Le silence m'apaise, je ne pense à rien. Je respire à pleins poumons cette odeur un peu viciée, ou peut-être une légère effluve de naphthaline. Tout est neuf. Tout sera neuf. Je vais tout recommencer.

Mon ventre fait entendre quelques grognements et je me rends compte que je n'ai rien avalé depuis ce matin à part les trois cafés que j'ai bus tout à l'heure. Je redescends en trombe après avoir enfilé un jeans. Je me sens déborder d'énergie tout à coup. J'ai envie de courir, de crier. J'arpente les rues de cette ville que je ne connais pas. J'évite le centre, des fois que...

Pierrick doit être inquiet à présent. Il a dû contacter Pierrot. Il lui a peut-être parlé de mon message. Je dois chasser ces idées. Je pose mes deux mains sur mes oreilles et j'appuie de toutes mes forces, comme si cela pouvait m'empêcher de penser. Je dois apprendre à fuir de moi-même. Je ne veux plus de cette vie. Plus jamais. Je vais vivre libre à présent.

J'entre dans une pizzeria et me restaure. Les trois bières que j'avale coup sur coup me font tourner la tête. Le serveur tente une approche. Je lui chuchote de foutre le camp et il obtempère. Je paie en liquide cette fois. J'arpente les rues. Il est tard. La nuit est tombée. Les étudiants envahissent la ville et ses bars. J'ai envie de m'enivrer. Mais c'est trop dangereux. Je dois garder le contrôle.

Je rentre à l'hôtel, j'enfile mon pyjama. D'un geste rapide, je vide mon sac : je casse ma carte bancaire, mes pièces d'identité, déchire mon permis, mon carnet de chèques. Je remets tout dans le sac et le jette à la poubelle. J'ouvre les rideaux et la fenêtre. Je veux sentir l'air envahir la chambre. Avoir froid, avoir faim, avoir peur. Vivre.

**E**lle n'est pas à son travail. Les mots prononcés par la directrice résonnent encore à ses oreilles. Tout en conduisant, il appelle Anouk. Le répondeur se met immédiatement en route. Il compose le numéro de son travail. Muriel Laminte répond enfin après cinq longues sonneries. C'est une collègue dont Anouk parle peu et qui semble plutôt accueillante.

Elle indique à Pierrick qu'Anouk était absente aujourd'hui sans même avoir prévenu, que le chef est furieux et ne décolère pas. Pierrick bégaye quelques mots dont aucun n'a de sens et raccroche. Il arrive à l'école de Judith, se gare. Il sonne. La directrice, suivie de près par l'enfant, lui ouvre le portail. Judith saute littéralement dans les bras de son père. Pierrick s'excuse pour l'absence de sa femme, son retard, le désagrément.

— Ce n'est rien, mais tâchez que ça ne se reproduise pas. Elle a eu peur. Les enfants sont insécurisés quand on vient les chercher aussi tardivement.

— Oui, bien sûr, marmonne Pierrick.

Ils montent tous deux en voiture et vont à la crèche, qui n'est

pas loin de fermer elle aussi. Tom est seul avec un autre bébé et une dame qui a déjà commencé à nettoyer la salle. Pierrick s'excuse à nouveau, mais moins longuement. Ils rentrent tous les trois à la maison. Enfin !

Anouk est-elle avec Pierrot ? Est-elle à la maison ? Lui a-t-elle laissé un message ? Est-elle chez ses parents ? Judith demande à son père pourquoi maman n'est pas venue les chercher. «Elle n'a pas pu, lui répond Pierrick, elle a été retenue à son travail». Judith est nerveuse, elle parle avec un débit accéléré, elle raconte sa journée, ses copines, la maîtresse.

Tom répète quelques mots attrapés ici et là dans le discours de sa sœur. Pierrick les installe devant un copieux goûter.

— On va dîner un peu tard ce soir.

Il explore le salon, la chambre, la cuisine. Pas de messages. Rien. Il tente à nouveau d'appeler Anouk et tombe sur la voix métallique du répondeur. Il téléphone à Pierrot.

— Ah, salut.

— Dis-moi, t'as eu des nouvelles d'Anouk aujourd'hui ?

— Oui. Enfin, elle m'a laissé un message ce matin. J'ai essayé de la contacter, mais elle n'a pas répondu. Qu'est-ce qui se passe, Pierrick ?

— Je ne sais pas. Elle n'est pas allée travailler. Elle n'est pas allée chercher les enfants non plus. Je n'ai pas pu la joindre de toute la journée. Qu'est-ce qu'elle t'a dit sur ton répondeur ?

— Que ça n'allait pas, qu'il fallait que je la rappelle.

— Elle a dit quoi exactement ?

— «Je débloque», elle a dit «Je débloque».

— Putain. Elle est où ? Pierrot ! Elle est où ?

— J'en sais rien ! T'as essayé Milène ? Ses parents ?

— Non, t'es le premier que je contacte. Je te laisse. Je te tiens au courant.

— Je t'appelle si j'ai des nouvelles.

— OK. Bye.